CINQUIÈME ANNÉE. — N° 97 15 JANVIER 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI MENSUELLE

Nos prédictions

Plusieurs de nos confrères se sont amusés à jouer aux prophètes et ont offert au public leurs prévisions pour cette année. Nous n'aurions pas été l'*Echo du Merveilleux*, si nous n'avions tenté, nous aussi, de nous livrer à ce curieux passe-temps.

L'an dernier, nous avions convié nos lecteurs à prophétiser eux-mêmes. Ils nous ont adressé une série de prédictions que nous avons publiées. Mais, apparemment, nos correspondants s'étaient trompés de date, car aucune de leurs prophéties — encore que très vraisemblables — ne s'est adaptée, même à peu près, à l'année qui vient de finir.

La communication qui se rapprocherait le plus de la réalité est celle qui était signée Louis A..., et que voici :

Paris, le 30 mai 1899.

Contrairement à la plupart de mes contemporains, je crois que la fin de l'année courante et l'année 1900 ne verront aucun événement vraiment important.

Ce qui crée les événements, ce sont les actes, ce qui crée les actes, ce sont les volontés. Or, personne n'a plus de volonté aujourd'hui. Les hommes ne font plus les événements; les événements ne font pas davantage les hommes. Nous sommes dans la période où tout finit, où rien ne commence.

Je ne prévois donc, en dehors de quelques agitations politiques purement superficielles, aucun mouvement historique d'ici la fin du siècle. Il s'éteint, comme une lampe qui manque d'huile.

L'Exposition ne sera, à mon jugement, qu'une de ces lueurs passagères que jettent les lampes qui s'éteignent.

L'affaire Dreyfus s'achèvera de même. Elle devait être le torrent qui emporte tout; elle sera la rivière que le sable boit peu à peu, et qui n'est plus bientôt qu'un lit à sec. Elle disparaîtra, s'évanouira, se dissipera peu à peu.

En somme, jusqu'à la fin de 1900, rien, rien, rien. Loubet continuera de régner, Loubet, l'être nul par excellence, Loubet la personnification même du néant.

LOUIS A...

Cette année, nous ne demandons plus à nos lecteurs de se transformer en autant d'oracles. C'est nous-mêmes qui montons sur le trépied. Serons-nous, dans notre rôle de *vates* improvisé, plus heureux qu'eux ? L'avenir, — et c'est le cas ou jamais d'employer cette expression ! — l'avenir nous le dira.

En attendant, voici le résultat du coup de sonde que nous avons jeté dans l'inconnu.

JANVIER

L'année et le siècle débuteront par des événements dont on n'apercevra le symbole que plus tard : d'abord des accidents nombreux, peu importants en eux-mêmes, mais éloquents par leur coïncidence ; ensuite des catastrophes plus terribles, longtemps menaçantes, mais finalement évitées. Il en est des nations comme des individus : elles peuvent corriger le Destin par la volonté...

Ce premier mois s'écoulera dans une appréhension générale d'événements graves. Les partis discuteront, échangeront des paroles de haine, mais n'en viendront pas aux actes. On entendra dans l'édifice national comme des craquements, prodrômes d'un écroulement prochain.

Un commencement de famine désolera la Russie. L'Angleterre, honnie des peuples, cher-

chera le moyen de sortir de l'impasse où elle s'est mise. Elle repoussera, par orgueil, une intervention de l'Allemagne, et le regrettera ensuite.

FÉVRIER

Mars influera sur ce mois, qui sera celui des rixes violentes. Les partis s'organiseront pour une lutte suprême. La France sera divisée en deux camps...

Le gouvernement, affolé par un échec, redoublera, après une période d'hésitations, ses mesures arbitraires, et, prisonnier des sectaires, bon gré, mal gré, se soumettra ou se démettra.

On craindra des émeutes ; mais l'excitation générale s'évaporera en paroles et en écrits.

Un grand désastre et un grand deuil détourneront l'attention. Les ennemis de la Patrie profiteront de cette sorte de répit, pour fomenter une crise ouvrière, à la faveur de laquelle leurs créatures pourront se maintenir au pouvoir.

MARS

Il faut redouter l'influence de la funèbre planète Saturne. C'est le mois où l'on meurt... Un grand enterrement réunira la foule...

La crise ouvrière bat son plein. Les manifestations se succèdent. La persécution contre les Religieux commence. Le nonce est rappelé.

Les hommes au pouvoir, comme ils avaient fomenté une crise ouvrière pour détourner l'attention de leurs menées scélérates, organisent des expéditions lointaines pour détourner l'attention de la crise ouvrière.

A la Chambre, un jeune député, nouveau venu, se fait expulser. On parle de dissoudre le Conseil municipal de Paris. Une immense manifestation se produit sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

AVRIL

Encore des deuils. Un établissement public brûle. Un tremblement de terre jette l'effroi dans une ville du midi de l'Europe. Deux hommes éminents et aimés du public meurent coup sur coup à Paris. La persécution religieuse continue. Le Pape meurt.

Au milieu des événements sinistres, des éclaircies apparaissent. On fait des ovations enthousiastes aux troupes qui vont s'embarquer. La nouvelle de victoires remportées ensoleille, pour quelques jours, la France.

Mais l'attitude de la Russie inquiète le gouvernement. Des complications extérieures surgissent.

Un général Français est mis à la tête des troupes en Chine. Les Chinois sont en pleine révolte. Ils commencent à envahir nos possessions.

MAI

Influence de Mars. Les nations s'épient et s'arment en secret. Une crise gouvernementale éclate en France. Mois pluvieux et morose.

La vie du tzar est menacée. Un nouveau tremblement de terre éclate dans le sud de l'Europe.

Envoi de nouvelles troupes. La situation entre la France et l'Angleterre est très tendue.

JUIN

Mars encore. Son influence meurtrière se fait de plus en plus sentir. La rouge planète demande du sang.

Le sang coule partout ; des duels, des crimes, des accidents — de chemin de fer, d'automobiles; des combats à l'étranger...

De grandes fluctuations se manifestent dans les cours des valeurs, suivies de nombreuses faillites. Les juifs, comme les rats dans les navires qui font eau, commencent à se retirer d'un édifice politique qui menacent de sombrer. On reparle de complot...

Il y a une tentative de coup de force.

JUILLET

La chaleur écrasante, jointe à l'incertitude du lendemain, entretient une sorte d'excitation maladive dans le public...

Le commerce, très atteint par les évènements de l'année, languit de plus en plus. Un concert de malédictions s'élève de partout — mais les responsabilités apparaissent si vagues, que le peuple ne sait exactemant à qui s'en prendre.

Les faillites et les suicides se succèdent. Un attentat contre un homme politique très haut placé jette la stupeur dans Paris. On ne parle que de cela pendant huit jours.

Puis une période d'accalmie. En apparence les haines s'apaisent. Une indolence générale, après les secousses des mois qui viennent de s'écouler, semble endormir toutes les énergies.

AOUT

Cet apaisement dure quelque temps encore.

Il n'est que le calme précurseur de nouveaux orages.

L'Angleterre sent que, si elle ne répare pas par des victoires la série de défaites que, pendant des mois, elle a essayé en vain de dissimuler, c'en est fait de son prestige. Elle se prépare pour une grande guerre.

SEPTEMBRE

On ne parle que de guerre prochaine. Des conflits diplomatiques éclatent. Mais si quelques gouvernements, dont le nôtre, semblent désirer effectivement une guerre, où ils joueraient leur va-tout, aucun d'eux ne semble vouloir prendre la responsabilité de la susciter. La lâcheté des gouvernants sert les peuples.

Le nuage passe.

OCTOBRE

Les luttes politiques recommencent en France. Une « affaire » éclate, autour de laquelle les deux partis — car il n'y a plus réellement que deux partis — se livrent maints combats.

Une seule préoccupation domine la nation : les élections générales qui auront lieu dans six mois. Chacun a ajourné à cette date la réalisation de ses espérances. Suivant que l'un ou l'autre des partis en présence l'emportera, on espère la rénovation ou la ruine définitive de la France...

Une campagne de conférences s'organise sur tout le territoire.

Des élections ont lieu en Angleterre : la forme du gouvernement est menacée.

Une épidémie éclate en Europe.

NOVEMBRE

Beaucoup de tempêtes et de naufrages. Eclipse de lune. Eclipse de soleil. De grands événements s'accomplissent en Asie.

Un des princes régnants d'Europe meurt empoisonné.

En France, les campagnes politiques continuent. Chacun des partis cherche à exploiter à son profit la misère grandissante et les rancunes du commerce et de l'industrie, en partie ruinés...

Les hommes au pouvoir, après avoir usé de tous les moyens pour s'y maintenir, croient accomplir un coup de maître en rouvrant les portes de la France aux condamnés de la Haute-Cour.

Paris fait des ovations magnifiques aux exilés et au prisonnier des juifs.

DÉCEMBRE

L'année semble devoir s'achever dans une période de calme. On offre des banquets. On fait beaucoup de discours. Il semble que la haine s'est effacée.

Vers le milieu du mois, un incident imprévu éclate, qui ranime toutes les colères. L'Hôtel de Ville est de nouveau le but de manifestations divergentes. 1901 s'achève dans une rumeur prochaine de guerre civile...

Graphologie et Chiromancie comparées

Mlle Fraya a fait, le 9 janvier, à la Bodinière, devant une assistance des plus choisies, une causerie sur la graphologie et la chiromancie comparées. L'écueil des femmes, lorsqu'elles se risquent à parler en public, sur des sujets scientifiques, c'est de paraître pédantes. Et combien nous ont prouvé qu'elles n'avaient point su éviter cet écueil !

La jeune conférencière a su se montrer érudite sans cesser d'être charmante et sa science n'a pas fait tort à sa grâce. C'est un grand et franc succès qu'elle a remporté...

Sur nos instances, Mlle Fraya a bien voulu nous communiquer quelques-unes de ses notes. Nous les publions aujourd'hui, en signalant par des lignes de points les lacunes — remplies, à la Bodinière, par des développements improvisés de verve, et non les moins goûtés.

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous voyez devant vous une graphologue chiromancienne, et je vois d'ici, rien qu'à l'énoncé de ces deux titres, des sourires légèrement ironiques se dessiner sur quelques lèvres.

Et pourtant, quelle est celle d'entre-vous, mesdames, qui n'a ressenti, au moins une fois dans sa vie, cet étonnement profond que nous donnent les révélations psychologiques fournies par l'une de ces sciences?

Remarquez que je dis psychologique et non divinatoire, car il me semble, avant d'entrer dans le domaine de ce qui touche au mystérieux avenir, qu'il est utile de montrer clairement la base scientifique de l'étude de l'écriture et de celle de la main.

Nous allons nous occuper d'abord de la graphologie et nous essaierons de la mettre en parallèle avec la chiromancie, son inséparable complément à mon avis.

Parce que la graphologie est d'origine plus récente et qu'elle est venue au monde dépouillée de toute

apparence de sortilège et de mystère, parce qu'elle a eu pour vulgarisateurs des hommes éclairés, elle a trouvé des adeptes sérieux, et elle a pu devenir une science authentique et cataloguée.

Presque autant que la parole, le geste nous dévoile ; il est le révélateur de notre tempérament, de notre esprit, de tout notre être, avec ses faiblesses et ses imperfections.

Quand un sentiment passionné ou violent nous anime, nos gestes deviennent plus énergiques qu'aux heures de calme. Le geste d'un timide ne sera pas celui d'un orgueilleux ; celui d'un homme d'esprit ne ressemblera pas à celui d'un inintelligent.

Or, l'écriture n'est-elle pas une série de gestes, et n'avons-nous pas tous une façon spéciale de tracer les lettres avec plus ou moins d'énergie ou de mollesse, de rapidité ou de lenteur?

Une écriture peut avoir sa grâce et son charme de même qu'une jolie femme, et ne sommes-nous pas attirés par des courbes harmonieuses de même que par des yeux de rêve ?

D'où vient d'ailleurs que les principes calligraphiques étant les mêmes, les enfants d'une même classe les observent différemment et mettent déjà, dans leurs premiers essais de travail, une note personnelle ?

C'est que, déjà, le petit être a des tendances qui lui sont propres et que ses aptitudes au bien ou au mal se transmettent presque dans son travail d'écolier.

Et comme l'écriture hésitante de l'enfant s'affirme plus nette et plus vigoureuse, à mesure que son tempérament devient plus précis ! comme, plus tard, elle se transforme encore après les premières épreuves de la vie pour prendre une allure définitive, soit de combativité résolue, soit de passivité découragée !

Il a été du reste très observé, et tout le monde en peut faire l'expérience facile, qu'une écriture se modifie sensiblement avec le cours des années, qu'elle s'affaisse sous l'influence d'une dépression physique et morale et qu'elle reprend une note de vigueur et *d'équilibre*, avec la belle santé et la possession du bonheur.

Les moyens d'étude de la graphologie ont été trouvés d'abord vaguement à la fin du siècle dernier, par Lavater, et ensuite par son véritable créateur, l'abbé Michon.

Ainsi que pour toute étude n'ayant pas sa raison dans les phénomènes d'intelligence pure, comme la géométrie par exemple, il a fallu s'appuyer sur la méthode expérimentale, pour trouver les bases nécessaires.

Le même signe ayant prouvé à différentes reprises les mêmes caractères, on a généralisé, après maintes hésitations, et on a fini par créer, à force de déductions, un système précis.

Les divers genres d'écriture ont été classés d'abord selon l'inclinaison plus ou moins grande, selon les variations dans la forme et dans les dimensions.

Enfin des groupes se sont formés qui ont indiqué les différentes catégories d'écritures et qui ont permis de les reconnaître immédiatement.

. . . .

Nous allons maintenant passer à la chiromancie.

La chiromancie est l'étude de la main.

Cette étude a-t-elle l'approbation de la science ? Non; malgré que de nombreuses expériences en aient démontré la valeur, les savants officiels ne l'ont pas encore estampillée de leur assentiment.

Cependant, depuis la plus haute antiquité, la main a attiré l'attention des hommes et l'origine de ce mode de divination se perd dans la nuit des temps.

L'Ecriture Sainte met dans la bouche de Job ces paroles étranges : « Dieu mit des signes dans la main des hommes afin que tous pussent connaître leurs œuvres ». L'oracle de Delphes, si célèbre que de tous les points du monde civilisé on venait le consulter, l'oracle de Delphes s'inspirait à la fois des pratiques de la magie, du culte de Zeus et des lignes de la main.

Les Romains ne séparaient pas la croyance des augures de celle de la chiromancie et les Egyptiens, ces maîtres dans l'initiation des mystères occultes, faisaient avec intelligence la comparaison des mains, et tiraient de cette étude des déductions curieuses.

Cléopâtre, qui savait asservir à son charme les maîtres du monde, n'ignorait pas, nous dit-on, l'étrange et terrible destinée qui devait être la sienne.

Un devin de la cour avait lu dans ses mains la révélation du drame qui devait terminer sa vie.

Ne savons-nous pas que Jules César et Néron avaient leurs chiromanciens attitrés ?

On nous a dit aussi que Vercingétorix avait été prévenu par une prêtresse druidique qui lisait dans les mains, du sort qui attendait son héroïsme.

Et, pour passer à une époque plus récente, qui ne connaît la célèbre prophétie faite à l'Impératrice Joséphine par une créole de son pays ?

« Tu seras reine, plus que reine ».

Sous le second empire, Desbarolles, le maître de la chiromancie nouvelle, fut mandé à la cour de Napoléon III à l'époque la plus florissante de son règne.

Il nous raconte dans son livre la scène pendant laquelle il lui fut donné de jouer le rôle de devin avec l'Empereur et l'Impératrice.

Celle-ci, admiratrice passionnée des sciences occultes, comme toutes les Espagnoles, avait essayé à

diverses reprises de soulever le mystère de sa destinée.

Elle arrêta le chiromancien au moment où il allait parler :

« Mon élévation au trône m'avait été prédite déjà par une sorcière, qui avait ajouté qu'un signe fatal brisait mon existence entre quarante-six et quarante-sept ans. C'est la mort violente, l'échafaud peut-être ?...

— Votre Majesté se trompe, et a mal traduit la prophétie, répondit Desbarolles ; il n'y a pas de mort violente dans cette main, mais la ligne de chances, complètement rompue à quarante-sept ans, indique une catastrophe irrémédiable. L'existence de Votre Majesté sera de longue durée. »

Et il ajouta divers détails, concernant l'existence intime de l'Impératrice, qui la frappèrent, paraît-il, vivement.

Nous passerons sous silence le nombre infini de prédictions si complètement vérifiées dans leur justesse, pour entrer tout de suite dans la façon dont on peut diviser l'étude de la main.

Cette étude comprend deux parties : l'étude de la main dans sa forme et l'étude de la main dans ses lignes.

Et ce qui prouve que l'étude de la forme de la main a son importance, c'est qu'une place lui a été faite dans une science dont M. Bertillon est l'inventeur : cette science pourrait s'appeler la partie chiromancienne de l'anthropométrie.

Qui de nous, d'ailleurs, n'attache une importance tout instinctive, mais réelle, à la sympathie ou à la répulsion que nous causent certaines mains ?

N'ont-elles pas chacune leur physionomie particulière et ne nous éclairent-elles pas autant qu'un visage sur la véritable personnalité d'un individu ?

Les poètes eux-mêmes, avec leur intuition de prophète, n'ont-ils pas célébré l'intelligence et la douceur des mains !

Et pour ne citer que Verlaine, n'a-t-il pas dit dans un de ses plus beaux livres :

Car les mains ont leur caractère,
C'est tout un monde en mouvement
Où le pouce et l'auriculaire
Donnent les pôles de l'aimant.

Les météores de la tête
Comme les tempêtes du cœur,
Tout s'y répète et s'y reflète
Par un don logique et vainqueur.

Il y a des mains spirituelles et fines, des mains coquettes et maniérées ; il y en a dont l'aspect lourd et massif ne témoigne que d'une intelligence rudimentaire.

On attend de certaines mains des manifestations de courage et de dévouement et d'autres n'indiquent que mollesse et lâcheté. Les anciens philosophes attribuaient aux influences de leurs dieux mythologiques les diverses formes de la main, mais il est prouvé aujourd'hui que, même dans leur esprit, les personnages olympiens ne représentaient que des images.

Et lorsque Platon nous parle de sept planètes qui mettent leur empreinte dans nos mains, il songe surtout aux tempéraments différents des hommes.

L'influence de Mars représentait un tempéramen sanguin, celle de Mercure un tempérament nerveux, celle de la Lune un tempérament lymphathique, celle de Saturne un tempérament bilieux, etc. Et de l'ensemble de ces tempéraments divers, on tirait des déductions assez justes quant au caractère et aux qualités.

Une main de femme grasse et potelée, une main à peau fine dont les doigts fuselaient, était placée sous l'attirance particulière de Vénus.

La déesse de l'amour la favorisait de sa protection, lui assurait une vie facile de luxe et d'oisiveté ; elle semait sur son passage les aventures les plus romanesques et les plus inattendues.

Et ainsi pour tous les dieux de l'Olympe. Selon leurs puissances et leurs attributions ils assuraient aux humains qu'ils favorisaient une vie de bonheur ou de tristesse.

En ce qui concerne l'étude des lignes, nous ne pouvons, hélas ! nous baser que sur l'empirisme.

Mais la méthode qui régit cet empirisme a donné des résultats si probants que l'on a été obligé de lui accorder une valeur scientifique.

Ainsi la ligne de vie, celle qui contourne le pouce.

Les anciens lui avaient donné ce nom parce qu'ils prétendaient qu'elle s'effaçait avec l'existence.

Il est prouvé aujourd'hui que cette assertion est fausse, mais la ligne de vie a le droit de conserver son nom car ce qui a trait aux atteintes de la santé se grave sur elle.

Et des expériences ont pu me le prouver dans les divers hôpitaux où j'ai fait des visites.

Et les mains des cadavres examinées m'ont donné la preuve de l'importance de cette ligne, toujours brutalement interrompue à l'âge de la mort.

La ligne de cœur qui barre le haut de la main indique non seulement les peines affectives dont l'existence est semée, mais aussi les troubles dans la circution du sang, les aptitudes plus ou moins développées à la jalousie, à la violence, ou à la douceur et à la tendresse.

La ligne de tête, elle, nous parle de nos facultés créatrices ou assimilatrices, de la finesse plus ou moins grande de l'esprit et de l'attachement que nous portons aux intérêts pratiques.

Cette façon de procéder nous vient des occultistes anciens dont la tradition seule a longtemps transmis les secrets.

Albert le Grand, le premier peut-être, écrivit un manuscrit de chiromancie.

Après lui, l'étude de la main retombe dans la sorcellerie et s'embrume de plus en plus. De temps en temps apparaissaient des signes nouveaux indiqués dans des manuscrits, mais ces signes étaient si nombreux, ils se contredisaient si bien les uns les autres qu'il était impossible de prononcer un oracle sans avoir sous les yeux un livre accompagné de figures qu'on appelait la « tablature des mains ».

La bizarrerie des traités de chiromancie était déroutante. Un chiromancien affirme qu'il est très facile de découvrir dans la main d'un mourant si ses dispositions testamentaires ont été prises et en faveur de qui elles l'ont été.

Un autre prétend que l'état de la main d'un cadavre, immédiatement après sa mort, peut indiquer si son âme a été admise par son créateur ou si elle expie des fautes en purgatoire.

Cependant, vers le XVII[e] siècle, un chiromancien espagnol, André Corvo, explique avec intelligence la ressemblance qu'il peut y avoir entre la forme des mains, la couleur, la dimension des lignes, et la psychologie de l'individu.

C'était déjà un acheminement vers le mieux et c'est ce que Desbarolles et les chiromanciens allemands ont perfectionné ensuite.

. . . .

La chiromancie et la graphologie ont donc une valeur réelle. Mais il existe, à mon avis, un autre moyen d'en prouver l'importance : c'est de les comparer l'une à l'autre.

C'est ce point qui fait l'objet de mes recherches spéciales.

(*A suivre*) FRAYA.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Les tentations de Saint Antoine et la réalité physique des apparitions démoniaques.*

L'un des Saints les plus illustres dont l'Eglise propose la mémoire à la méditation des fidèles, en ce mois de janvier, est saint Antoine, père des Ermites. Sa vie a été écrite par saint Athanase d'Alexandrie, qui avait souvent visité Antoine au désert, et qui recueillit le souvenir de ses disciples. La sûreté d'information du biographe est donc hors de doute et la bonne foi de cet héroïque défenseur de la vérité, dont saint Grégoire de Naziange a dit : « Le louer c'est louer la vertu même », ne saurait non plus être contestée. Saint Athanase déclare, en envoyant son livre aux moines, n'avoir rien avancé dont il ne soit absolument certain. Il faut donc tenir, en effet, pour certains, dans une très large mesure, les faits merveilleux qu'il raconte et de plusieurs desquels il se porte garant.

Du reste, le meilleur témoignage en faveur des miracles éclatants dont Saint-Antoine fut favorisé, c'est que le bruit de ses vertus et de ses prodiges peupla les déserts de disciples avides de l'imiter. Il mena d'abord, après avoir distribué son bien aux pauvres, la vie des ascètes dans le voisinage de Coma. C'était une sorte d'apprentissage. Les ascètes, ainsi nommés d'un mot grec que les Latins traduisent par *exercere*, s'appliquaient à la prière et à la mortification ; mais ils vivaient dans le voisinage des villes, parfois dans les villes mêmes. Les ascètes dataient de loin ; il y en avait même parmi les anciens Juifs, tels les Nazaréens perpétuels, les Fils des prophètes et les Thérapeuthes.

Trop respecté pour son humilité parmi les ascètes de Coma, désireux d'une vie plus parfaite, Antoine se retira sur le sommet d'une montagne, au-delà du Nil, dans une ruine hantée seulement par les serpents, qui lui cédèrent la place. Tant de disciples l'y vinrent peu à peu rejoindre que ce désert devint populeux, et Antoine dut fonder plusieurs monastères pour les abriter. Il y avait six mille moines à sa mort, dit saint Rufin.

Antoine s'enfuit plus loin encore, pour tâcher de vivre ignoré. Il marcha trois jours et trois nuits du côté de l'Orient, vers la mer Rouge, et arriva au mont Colzin, dans le roc duquel il se tailla une cellule si modique qu'il ne pouvait s'y allonger. Mais la foule de ses fils et de ses admirateurs sut bientôt l'y découvrir. Il est dit, dans la vie de saint Hilarion, qu'un diacre d'Aphrodite louait des chameaux à tous ceux qui avaient envie de visiter le saint, et qu'il y avait trois journées de marche pour gagner sa montagne ; encore fallait-il que les chameaux allassent fort vite.

La vie de saint Antoine par Athanase eut un succès prodigieux à Rome ; elle provoqua dans la jeune noblesse un enthousiasme unanime pour la vie érémitique et détermina plusieurs vocations célèbres. Cette Rome du IV[e] siècle, où les idoles se relevaient pour un instant au geste de Julien l'Apostat, nous ressemblait assez curieusement par ses états d'âmes, et elle nous apparaît dans une lumière assez pareille, autant que le crépuscule du matin est semblable à celui du soir.

La vie de saint Antoine est une des plus abondantes qui soient en témoignages de la réalité externe et physique des apparitions de démons.

Les assauts que subit sa chasteté sont célèbres. Il fut attaqué par mille fantômes lascifs. Empruntant toutes les séductions de la femme, depuis la grâce timide de la vierge, jusqu'aux splendeurs impudiques des courtisanes, le démon assaillait en vain le moine dans sa cellule du désert.

Vaincu enfin et honteux, l'esprit de luxure se montra sous la forme d'un enfant noir fort laid et lui dit : « J'en ai beaucoup séduit, mais je confesse que tu triomphes de moi ». Le saint, avec une rude et héroïque goguenardise, lui répliqua : « Tu as bien raison de te montrer sous la forme d'un nain, puisque tu n'as pu venir à bout d'un pauvre homme tel que moi. »

Il eut bien d'autres combats à soutenir. Ne pouvant le séduire, les esprits du mal l'attaquèrent par la violence. Ils l'assaillaient sous la forme de bêtes féroces qui venaient troubler son oraison par leurs rugissements et semblaient prêts à se jeter sur lui. Le vieux moine se contenta de lever les yeux au ciel en continuant sa prière et une clarté soudaine, tombant dans les ténèbres de sa grotte, mit les monstres en fuite. D'autres fois, il fut mordu, traîné çà et là comme une proie par des gueules furieuses.

S'étant retiré dans un sépulcre, il fut si cruellement battu par des mains invisibles qu'on l'emporta tout sanglant, à demi mort. Mais à peine revenu à lui, sans permettre qu'on achevât de panser ses plaies, il se fit reporter dans le sépulcre et, ne pouvant remuer, tant il était blessé, il défiait son ennemi à voix haute : « Me voici, je suis Antoine ; je ne fuis pas, je ne me cache point, et je défie ta violence au nom de Dieu ».

Le démon accepta ce défi. Un bruit terrible éclata dans le sépulcre, vers lequel s'élancèrent une bande de lions, de tigres et de loups, tandis que les pierres se hérissaient de serpents, d'aspics, de scorpions. Le corps du moine fut inondé de venins et de baves ; des griffes fouillaient sa chair, des dents acérées le mordaient. « Quoi ! dit-il avec ironie, faut-il tant de bêtes féroces pour déchirer ce corps débile ? » A ces mots, elles disparurent et le saint se vit environné de la lumière merveilleuse qu'il connaissait bien. — « Où donc étiez-vous, Seigneur, pendant cet assaut ? » demanda-t-il. Une Voix répondit : « J'étais là, j'assistais à ton combat. »

Que parmi ces phénomènes (et cent autres), quelques-uns se soient accomplis dans la seule imagination de l'ascète, cela est possible, car le Démon peut l'ébranler par ses prestiges. Mais quand ses disciples, accourus au bruit terrible qui éclatait dans sa cellule, le ramenaient sanglant, si rompu qu'ils le tenaient pour mort, ce ne pouvait être pure affaire d'imagination.

Dans un ordre analogue de phénomènes, la rencontre du centaure et du faune que fit saint Antoine est trop curieuse, et propose un problème trop singulier pour être traitée brièvement. On me permettra d'y revenir.

George Malet.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Pétrarque

Pétrarque, plus que Dante peut-être, est le parfait visionnaire de l'amour. Car la beauté qui lui a suggéré sa passion immortelle ne devient pas, comme la Béatrix de la *Divine Comédie*, l'ange mystique de la théologie et de la foi. Laure, pour lui, sera toujours, sinon la femme qu'il désire, du moins la beauté idéale dont la vision pure le poursuivra jusqu'à sa mort. Et à force de l'aimer et de la chanter, même absente, elle sera toujours présente à ses yeux. Le *Canzoniere*, ce sublime bréviaire d'amour, n'est que le miroir où apparaît constamment, avec ses yeux, avec sa démarche, avec sa voix, avec sa personne toute entière, la femme aimée et la vision chantée. Car, à force de penser à Laure, Pétrarque, qui en a fui si souvent la présence, finissait par l'apercevoir *réellement* devant lui, plus qu'en songe, vision palpable dont il était même effrayé à la fin.

On connaît cette idylle immortelle.

Pétrarque, qui était né à Arezzo, petite ville de Toscane, avait été emmené, dès l'âge de dix ans, par son père exilé d'Italie, jusqu'à Avignon, où le pape Clément V venait de fixer sa résidence. Après la mort de ses parents, il revint en Italie, mais, attiré par la beauté et la grandeur des sites des bords du Rhône, il revint à la Cour papale vers l'âge de vingt ans. Il entra par goût dans l'état ecclésiastique, mais quoiqu'il touchât aux bénéfices de son état, il ne s'était pas imposé les devoirs du sacerdoce. Et il restait poète par dessus tout.

C'est alors que le lundi de la semaine sainte, 6 avril 1327, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, ses regards furent attirés vers une dame qui était une fleur de jeunesse et une étoile de beauté. Il la peignit en cette phrase pleine de couleur : « Elle était vêtue d'une robe de soie verte parsemée de violettes. » Et, de suite, dans un de ses premiers sonnets, il chante toutes les perfections de son corps et toute l'idéalité de sa personne, en concluant : « Telle était cette apparition céleste ! »

Puis il s'écrie, en son vibrant amour : « Non ! jamais le soleil se levant du sein des plus sombres nuages qui obscurcissent le ciel ; jamais l'arc-en-ciel, après la pluie, n'éclatèrent de couleurs plus variées dans l'éther ébloui que ce doux visage, auquel aucune chose mortelle ne peut s'égaler : tout me parut sombre après cette apparition de lumière ! »

A partir de ce jour, l'âme de Pétrarque, toute enveloppée de la vision de cette beauté, s'épanche constamment, jour par jour, en sonnets merveilleux qui chantent l'enthousiasme, le désir, le regret et l'amour immortel.

Il lui arrivait pourtant des moments de découragement ; car Laure, mariée, ne pouvait répondre à ses chants enflammés et à sa brûlante passion.

Il voyagea. Il se retira d'abord chez son ami Jacques Colonna, à Lombez, dans les Pyrénées, puis il visita Paris, la Flandre, Cologne, Lyon ; mais, n'en pouvant plus d'ennui et de douleur morale, il revint à Avignon, pour être aussi près que possible de la beauté de ses rêves.

C'est ici le summum de sa passion.

Il sent bien que Laure, bien qu'elle ne puisse le lui dire, partage, au fond du cœur, son amour ; mais cet amour non partagé l'exacerbe à la longue, et il confesse sa douleur et son désespoir en ce navrant sonnet :

« Je désirais la mort, j'étais tenté de me la donner ; je redoutais de rencontrer Laure comme le pilote craint l'écueil ; je me sentais défaillir quand j'apercevais cette chevelure dorée, ce collier de perles sur un cou plus éclatant que la neige, ces épaules dégagées, ces yeux dont la nuit même de la mort ne pouvait éteindre le rayonnement ; l'ombre seule de Laure me donnait en passant un frisson ; le son de sa voix ébranlait tous mes sens ! »

Pour éviter ces accès de tristesse, il quitta Laure, sans s'éloigner beaucoup d'elle, et c'est dans la retraite ravissante, pleine d'ombre et de fraîcheur de Vaucluse, qu'il se retira pour chanter définitivement, au sein d'une profonde solitude, la fière beauté qui lui apparaît d'autant plus qu'il est seul, *solo e pensoso*, car il la porte, en tous lieux, dans son âme.

« Bien des fois, dans l'eau transparente, sur l'herbe verte, dans le tronc d'un hêtre, je l'ai vue vivante, et aussi dans la nuée blanche. Plus je me trouve dans un lieu sauvage, sur un rivage désert, plus ma pensée se la représente ».

A la fin, l'image de Laure l'obsède le jour et la nuit, et, qu'il veille ou qu'il dorme, toujours l'apparition est là, blanc fantôme ou vision réelle :

» Trois fois, au milieu de la nuit, la porte de ma chambre fermée, je l'ai vue devant mon lit avec une contenance assurée, réclamant son esclave ; la peur glaçait mes membres ; mon sang abandonnait mes veines pour se retirer dans le cœur. Je ne doute pas que si l'on fût venu alors avec une lumière, on ne m'eût trouvé pâle comme un mort, et portant sur mon visage tous les signes de la plus grande frayeur. »

Cependant il est toujours attiré vers sa bien-aimée. On lui décerne, à Rome la couronne de gloire. Il revient à Avignon, auréolé de la renommée universelle, déposer aux pieds de Laure ses lauriers et son génie. Il retourne encore à Rome pour soutenir l'Italie renaissante. C'est la dernière fois qu'il quitte Laure, et, ce jour-là, il a un pressentiment d'éternelle séparation.

Alors, il ne la voit plus qu'en rêve, et elle lui apparaît à travers un voile funèbre. Sinistre apparition ! C'est qu'elle est morte. Elle avait, en effet, été enlevée par une épidémie de peste, à Avignon, le 6 avril, anniversaire de sa première rencontre avec le poète dans l'église de Sainte-Claire.

A partir de ce jour, Pétrarque laisse déborder son cœur, et son amour devient presque un culte :

« Ame béatifiée qui daignes souvent descendre pour consoler mes nuits gémissantes d'un regard de ces yeux que l'amour n'a pas éteints, mais auxquels l'éternité a donné une splendeur qui n'est pas de ce monde, combien ne suis-je pas enivré de reconnaissance de ce que tu daignes rasséréner mes tristes jours par ta céleste apparition ! »

Enfin, il la suit en plein ciel où il la revoit plus belle encore et moins sévère.

Et il chante, extasié :

« Elle me prit par la main et me dit :

« L'intelligence humaine ne peut pas comprendre ma félicité actuelle ; elle n'attend que toi pour être complète, et j'ai laissé ici-bas, sous mes pieds, ce beau voile de mon corps que tu as tant aimé ! »

Et le poète conclut :

« Oh ! pourquoi cessa-t-elle de parler ? et pourquoi sa main s'ouvrit-elle pour laisser retomber la mienne ? puisqu'à l'accent de ces paroles si compatissantes et si chastes, peu s'en manqua que je ne demeurasse moi-même dans l'immortalité avec elle ! »

Le *Canzoniere* peut se fermer sur cette page de haute sérénité : l'amoureuse vision de Laure pour Pétrarque se nimbe dans l'église de Sainte-Claire ; elle s'affirme dans les splendeurs de la nature de Vaucluse, et elle s'éternise et s'immortalise définitivement dans le Ciel.

EMILE MARIOTTE.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

Les Planètes, leurs habitants et leurs influences

Les mages de l'antique Chaldée et de l'Égypte accordaient non seulement aux planètes une influence physique sur les humains mais aussi une influence spirituelle plus grande encore.

Pour ce qui est de l'influence physique, nous ne pouvons nier que le soleil n'exerce par sa chaleur des effets extraordinaires sur les hommes, les animaux, les plantes et même les minéraux, et tout le monde sait que les eaux de l'Océan sont soumises aux mouvements de la lune ; de plus, ne dit-on pas souvent d'un homme changeant d'habitudes périodiquement, c'est un lunatique ? Quoique nous ne puissions définir aussi bien les effets de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus et de Mercure, les anciens leur reconnaissaient des pouvoirs aussi étendus que ceux du Soleil et de la Lune, et ils expliquaient l'influence spirituelle par la présence dans les astres de bons ou mauvais génies supérieurs, ayant sous leurs ordres une foule de génies inférieurs, qui communiquaient tous ensemble à la planète sur laquelle ils habitaient leurs qualités bonnes ou mauvaises, et par là régissaient les destinées humaines.

Il est curieux de comparer cette croyance, datant de plusieurs milliers d'années, avec les révélations, sur les habitants des planètes, de l'extatique Catherine Emmerich, cette allemande illettrée, dont les révélations sur la Vie et la Passion de N. S. J.-C. ont tant étonné le monde savant par la précision et la vérité des détails géographiques de la Palestine et de la Judée, ainsi que par la connaissance des plus curieuses de la vie et des mœurs juives d'il y a 1900 ans.

Dans la vie de Catherine Emmerich, par le R. P. Schmœger, T. III, il est dit :

« J'ai souvent vu, dès mon enfance et à un âge plus avancé, que trois chœurs d'anges, qui étaient plus élevés que les archanges, tombèrent tout entiers, mais que tous pourtant ne furent pas précipités dans l'enfer, et qu'une partie qui éprouvait une sorte de repentir resta hors de l'enfer. *Ce sont les esprits habitant les planètes qui viennent sur la terre pour égarer les hommes.*

« Les choses se passent dans un ordre bien plus régulier que sur la terre, même chez les mauvais esprits et les démons....

« ... Même parmi les esprits planétaires il règne un grand ordre. Ce sont aussi des esprits tombés mais pas encore des diables ; ils sont très différents de ceux-ci : ils montent et descendent sur la terre. Dans une des sphères, ils sont tout à fait mornes et tristes, dans l'autre ardents et violents, dans l'autre légers, dans une autre exacts et prévoyants. *Ils agissent sur tout ce qui vit sur la terre et sur les hommes au moment de leur naissance.* Ces esprits forment certaines hiérarchies, certaines associations. Je vis dans leurs planètes des formes ressemblant à des végétaux et à des arbres, cependant tout cela a peu de consistance : c'est comme des champignons. Il y a aussi des eaux, quelques-unes limpides comme le cristal, d'autres troubles et qui semblent empoisonnées ; il me semble aussi que *chacun de ces planétaires a quelque chose d'un métal.* Ces esprits se nourrissent de fruits qui sont appropriés à leur substance. Quelques-uns sont aussi pour les hommes une occasion de bien, en tant que l'homme fait tourner au bien leurs impulsions. — Tous les corps célestes ne sont pas habités ; quelques-uns sont seulement des jardins, comme des récipients pour certaines influences et certains fruits....

« La Lune est froide et pierreuse, pleine de hautes montagnes, de cavernes et de gorges profondes. Elle exerce tour à tour comme une attraction et une impression sur la terre. Les eaux y sont dans un mouvement perpétuel d'ascension et de chute ; tantôt elle tire de la terre des masses de vapeurs, et ce sont alors comme de gros nuages qui entrent dans les parties creuses ; tantôt, au contraire, il semble que tout déborde, et alors la lune exerce une pression si forte sur la terre que les hommes en deviennent mélancoliques. J'y vois beaucoup d'êtres, dont la figure ressemble à la figure humaine, qui s'enfuient toujours dans l'ombre devant la lumière ; ils se tiennent cachés comme s'ils avaient honte d'eux-mêmes ; on dirait qu'ils ont une conscience en mauvais état. Je vois cela plus souvent au centre de la lune. A ces limites extrêmes il y a comme des campagnes et des bosquets dans lesquels habitent des animaux. Je ne vois pas dans la lune de culte rendu à Dieu. Le sol est jaune, mais le plus souvent rocailleux ; les arbres et les végétaux sont légers comme de la moëlle, de l'éponge ou des champignons. La lune a des connexions surprenantes avec la terre et avec toute la nature terrestre. Si les hommes la regardent avec tant de curiosités et de désirs, c'est que chacun y voit quelque chose qui le concerne. Elle tire beaucoup de nous et exerce une pression sur nous. Je vois souvent descendre de la lune de grands nuages qui semblent apporter du poison.

« Les comètes sont pleines de poison, elles sont comme des oiseaux de passage ; s'il n'y avait pas entre elles et la terre de grandes tempêtes et d'autres influences exercées par les esprits, elles pourraient aisément nous faire beaucoup de mal. Des esprits

irascibles y habitent. Leur queue est un effet quelles produisent, de même que le feu produit la fumée...

« La voie lactée se compose de beaucoup de petites masses d'eau limpides comme du cristal. Il semble que de bons esprits s'y baignent et s'y plongent....

« Plusieurs corps célestes sont encore inhabités ; ce sont de beaux lieux qui attendent une population future... De tous ces corps aucun n'a la dignité ni l'énergie intérieure de la terre. Les autres possèdent en plus grande abondance certaines propriétés particulières : la terre les a toutes... »

N'est-ce pas une chose étrange que cette description des planètes, si conforme en tant de points aux croyances antiques, puisqu'il est même dit : « *chacun de ces planétaires a quelque chose d'un métal* » ? Et, en effet, les anciens avaient affecté à chaque planète un métal qu'elle gouvernait ; n'est-ce pas étrange, disons-nous, cette description, donnée par une femme d'une ignorance scientifique absolue, qui, au vu et su de tous ses contemporains habitant le même village, n'a jamais suivi l'école de ce village plus de quelques mois dans sa vie entière ? C'est une vérité indéniable que jamais Catherine Emmerich n'a eu connaissance, par lectures, études ou conversations, des théories occultistes de quelque nature qu'elles soient ; par conséquent, tout ce qu'elle dit à ce sujet est parvenu jusqu'à elle par la voie de la révélation, il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard.

Cette conformité entre les croyances des anciens mages et les révélations de Catherine Emmerich montre clairement que ces mages possédaient des connaissances d'une étendue que nous pouvons à peine concevoir, étant donnés les fragments tronqués et adultérés de leur science qui sont parvenus jusqu'à nous. Néanmoins, ces fragments, patiemment dépouillés des faussetés qui les enveloppent, peuvent servir sinon à reconstituer complètement l'antique fond scientifique, tout au moins à jeter des lumières nouvelles sur des questions qui préoccupent aussi bien le monde savant officiel que le monde des irréguliers de la science qui cherchent la vérité partout et par tous les moyens possibles.

VANKI.

Comment on dit la bonne aventure

QUELQUES PROCÉDÉS. (*Suite*)

En Italie. — Les morceaux de papier.

Ce moyen divinatoire est très orignal et très simple à la fois. Il est d'ailleurs peu employé, car il est à noter que presque partout les tarots et le marc de café jouissent de la faveur populaire.

Voici comment on opère :

La devineresse fait couper au client — ou à la cliente — un certain nombre de petits morceaux de papier. Elle pose ensuite cette question : *Que désirez-vous savoir ?* La réponse sera par exemple : Je voudrais que vous me disiez si je serai heureux en ménage.

La devineresse dit alors à la personne : « Soufflez sur ces papiers », et ce disant elle commence une sorte d'incantation mentale avec quelques gestes de la main et quelques tours d'yeux destinés sans doute à convier les esprits. La personne souffle légèrement et les morceaux de papier vont s'étaler par terre sur une étoffe noire tendue préalablement.

La devineresse observe avec attention les lignes brisées plus ou moins harmonieusement qu'ils forment entre eux et en tire telles et telles déductions que son art lui permet.

On recommence de la même manière pour chaque demande du client, si bien qu'à la fin de la séance, il connaît son avenir.... ou presque.

— Un autre procédé, qui, du reste, ne semble pas absolument particulier à certaines provinces italiennes et qu'on pourrait peut-être retrouver dans les pays montagneux de Macédoine et d'Albanie, consiste à lire la destinée dans les entrailles d'un mouton ou d'un chevreau qu'on vient d'éventrer. Il y a là d'ailleurs un souvenir manifeste de l'ancienne religion latine que reconnaîtront tous ceux qui ont tant soit peu étudié le monde romain.

On dit que les bergers de Sardaigne aiment à chercher quelle sera leur destinée dans le corps d'un des animaux confiés à leur garde N'étant pas assez riches pour se permettre de tuer à cette seule fin, ils profitent de ce qu'on a besoin de renouveler le garde-manger pour étudier sur la bête à peine morte et encore chaude les signes cabalistiques. Comme il est aisé de le comprendre, une *mantheia*, une *mancie* à ce point cruelle et, disons le mot, encombrante, a peu de chances de se répandre. Personne ne veut l'avouer du reste, pas plus que certains de nos paysans français ne veulent reconnaître les singulières pratiques sorcellaires auxquelles ils se livrent, et l'on devine pourquoi. Le merveilleux que n'enveloppe pas un peu de mystère et d'obscurité n'est plus le merveilleux.

En Angleterre. — L'onomancie.

L'onomancie est à la fois un passe-temps littéraire et un moyen d'investigation dans le futur.

Dans le premier cas c'est une pure amusette qui distrait l'écrivain et fait rire le lecteur. Les romanciers et les dramaturges connaissent bien cette ficelle du métier qui consiste à donner à leurs personnages des

noms significatifs d'abord, et ensuite exprimant autant que possible le caractère général de l'individu. Les auteurs comiques en abusent même parfois, et non pas seulement les Plautes et les Térences de nos jours, mais certains annalistes du genre charivarique. J'ai lu quelque part toute l'histoire de France traitée de cette façon. Pour connaître tel ou tel monarque et la période correspondante, il n'y avait qu'à savoir son nom. Le règne y était décrit. Ainsi *Henri IV*, bref, prompt, vif. Le souverain devait être forcément énergique, actif, peu embarrassé des obstacles, en même temps gaillard, vert-galant, un diable à quatre, quoi !

Louis XIII, c'est sombre, morne. Donc le roi était taciturne, morose ; sa politique et sa vie privée s'en ressentaient.

Louis XIV. — Quel mot superbe et orgueilleux : *Louis quatorze* ! Cela sonne magnifiquement, d'où une époque triomphante et pompeuse.

Et *itak daliéié*, comme disent les Russes, c'est-à-dire, ainsi de suite.

Mais comme je l'ai déjà observé, cela n'est qu'une bagatelle. Le seul écrivain qui ait fait exception à la règle, est l'immortel créateur de la *Comédie humaine*. Croyez-vous que des noms tels que *Gobseck*, *Victurnien*, *Hulot, comte de Forzheim*; *Cottin, prince de Wissembourg*; *César Birotteau*, pour citer les premiers qui viennent sous la plume, soient fantaisistes au sens où l'on entend d'habitude ce mot? Il y a dans chacun des noms propres employés par Balzac, tout ce que quelques syllabes peuvent contenir d'indication sur le tempérament, l'origine, les goûts, les mœurs, les défauts d'un chacun.

Gobseck est effrayant de voracité et de sécheresse. L'homme qui s'appelle ainsi happe son adversaire. C'est avide comme un gouffre et tranchant comme un couperet.

Victurnien ne peut être que le prénom donné par une famille noble, entichée de sa gentilhommerie et des vieux préjugés. Celui qui a été élevé par elle sera mal défendu contre les tentations, contre les exigences de la vie.

Hulot, comte de Forzheim; *Cottin, prince de Wissembourg*, racontent l'épopée républicaine *ad usum Napoleonis ;* un nom de famille court et populaire, suivi de ces magnifiques traînes de cour impériale ; le comte de Forzheim, le prince de Wissembourg ; de vieux sans-culottes, démocrates quand ils sont Hulot, Cottin, mais imprégnés de bonapartisme, pleins d'admiration pour l'*Autre* et grands seigneurs quand leur noblesse reprend le dessus. C'est toute une existence que *César Birotteau ;* avec un prénom aussi ambitieux et un patronyme aussi drôle, cet homme s'élancera à l'aveuglette dans des sphères trop hautes pour lui et tombera à plat presque aussitôt.....

Je me suis laissé entraîner à quelque distance du véritable sujet. C'est la faute à Balzac ! et je reviens à l'objet précis de cette courte étude. Balzac d'ailleurs, occultiste de la première heure et novateur en ce genre, sert parfaitement de transition. Il est à la limite où finit la littérature, où commence l'onomancie.

Les Anglais, Londoniens en particulier, usent volontiers de cette science, qui exige quelques connaissances en linguistique.

L'onomancie consiste en effet à séparer un nom propre en diverses fractions, à extraire le sens spécial de chacune, puis à grouper les lettres d'une façon nouvelle, à chercher encore leur seconde signification, en un mot à tirer tout le parti possible, en suivant quelques règles assez vagues du reste, du prénom et du nom de famille de l'interrogateur.

De ce mélange de consonnes et de voyelles doit résulter — d'après la devineresse — la vision claire (sans allusion politique) des destins futurs des clients. Pour donner un modèle on peut rappeler le fameux *Napoleôn, apoleôn, poleôn, oleôn, leôn*, etc., qui eut tant de succès jadis, quoiqu'il ne fût pas Anglais, ou le *Na — Polé — on* des Russes, signifiant que Bonaparte était et serait toujours le premier sur les champs de bataille, prédiction démentie par le général Murusow (*la neige*).

On voit que ce n'est pas extraordinairement difficile quand le nom s'y prête un peu.

Si c'est le contraire, comme cela arrive souvent, soyez assuré que la prophétesse ne sera pas embarrassée.

La *lady* vous demande comment vous vous appelez : *What's your name, sir, please? — So and so.* (Quel est votre nom, monsieur, s'il vous plaît? — Tel et tel.)

Elle se met alors à le décomposer et à le recomposer en se conformant aux traditions onomantiques, puis, après une méditation plus ou moins longue, elle dit : Je vois telle syllabe qui indique telle chose ; mais la suivante contrarie — ou favorise — cette indication ; ensuite cette dernière veut dire ceci ou cela... Le lecteur n'a qu'à remplacer de lui-même ce schéma par des questions et des réponses réelles.

Cet art fait fureur à Londres où toutes les célébrités sont passées au crible de l'onomancie.

Quand le général Boulanger était dans toute sa gloire et le boulangisme en pleine prospérité, on lui lut son horoscope dans les 9 lettres de son nom. 9 lettres, multiple de 3, le nombre fatidique, une des bases de l'occultisme. Donc Boulanger était un homme prédestiné. *Boul* signifie joueur à la hausse ; le général devait en conséquence monter plus haut.

Notez que *boul* s'écrit réellement *bull* en anglais. Restait *anger*. Quel mystère cachaient ces cinq lettres? *anger* est la fin du mot *danger*, danger, comme en français. Un péril menaçait le général, mais *anger* veut dire aussi colère, courroux. Le général avait à redouter le courroux. De qui? de ses ennemis évidemment.

Non seulement cela s'est dit, mais cela s'est imprimé, et en cherchant dans les collections de vieux journaux on en trouverait des traces. L'hermétisme sincère me paraît du reste exclu de cette onomancie britannique.

***

J'arrête ici cette petite revue de quelques-uns des procédés par lesquels l'homme essaye d'arracher le rideau derrière lequel, suivant l'expression du grand poète, se tient le spectre masqué qu'on nomme demain !

A mon grand regret, je n'ai pu décrire que les détails extérieurs, la figure, si l'on veut, des moyens employés. Il y manque, et je ne le sais que trop, l'explication raisonnée de la corrélation qui existe entre les actes, les gestes, les paroles ou les prières mentales des devins et l'esprit de divination lui-même, entre le don et les signes matériels, entre le réel et l'irréel.

Mais que ce soit grave ou futile, jamais les professionnels de l'occultisme ne voudront dévoiler au profane les mystères de leur art. C'est le secret de la Kabbale, hélas ! et ce n'est pas le mien, car je l'aurais révélé.

MAURICE LETELLIER.

Les Revenants à Saïgon

Voici ce qu'on lisait dans l'un des derniers numéros, arrivés à Paris, du *Mékoung*, journal qui se publie à Saïgon :

Nous arrivons à l'angle de la rue Pellerin et du boulevard de Canton, presque en face du local de la *Caisse d'Epargne*. La maison en question se trouve au fond d'un jardin très touffu qui en masque la façade et ne laisse pénétrer aucun regard indiscret; le toit seul qui dépasse les arbustes indique l'existence d'une habitation.

Nous pénétrons dans le jardin et nous voici sur le seuil de la porte. A notre grande surprise, nous voyons M. Beckel s'avancer vers nous.

Certes, nous allions nous croire en proie à une hallucination, sachant que notre hôte s'était rendu, il y a une douzaine de jours environ, en Annam pour affaires, lorsque voyant notre surprise, il nous informe qu'il est de retour chez lui depuis midi seulement et a appris avec regret tout ce qui s'est passé chez lui, les farces du *macoui*, la visite de la police, les innombrables visiteurs qui ont déjà défilé chez lui en son absence. M. Beckel, étant un homme d'un tempérament très tranquille, vit d'une façon très retirée du monde. Nous comprenons parfaitement que tout ce bruit autour de son nom, à cause de cette maudite maison, ne soit pas fait pour le satisfaire.

— Eh bien ! avez-vous eu la visite du *macoui* depuis votre arrivée ? lui demandons-nous.

— Non, mes amis, nous répond-il, je suis justement en train de l'attendre : vous désirez sans doute en faire de même ; si vous le voulez bien, nous prendrons l'absinthe et le temps nous paraîtra moins long.

Notre hôte nous dit alors : « Lorsque je voulus louer cette maison, j'ai eu de très mauvais renseignements à son sujet. Il y avait très longtemps que le propriétaire ne trouvait pas de locataire, parce que, disait-on déjà, elle était hantée. La situation centrale, pour mon genre d'affaires, me la fit prendre quand même, ne tenant aucun compte de ce qui m'avait été raconté. »

« — Mais depuis votre séjour dans cette maison, vous avez dû être à même de vous rendre compte si les allégations du voisinage étaient ou non fondées ? »

« — A vrai dire, je ne me suis jamais aperçu de rien. Cependant je vous citerai deux faits qui peuvent, soit se rattacher à la croyance des esprits malins, soit être le fait de la malveillance.

» Tout d'abord je vous dirai qu'un soir, vers dix heures et demie, ayant terminé ma lecture, je venais de me coucher, lorsque je vis un Annamite passer sous ma vérandah, entrer dans mon bureau et se diriger directement vers ma chambre.

« Cet indigène était vêtu d'un *caihao* et d'un *caiquau*, tous deux de couleur noire ; il tenait à la main un éventail dont il ne cessait de se servir en le maintenant appuyé à la hauteur de l'estomac.

« Je me mis à demi sur mon séant, je saisis sous le traversin, mon revolver qui n'était pas chargé et fis le simulacre de tirer sur l'Annamite, lorsqu'il arriva sur le seuil de la porte de ma chambre ; aussitôt la forme humaine s'évanouit. »

Passons maintenant au deuxième fait :

M. Beckel nous prie de venir voir où se trouve sa salle à manger pour mieux nous rendre compte de ce qu'il allait nous dire ; nous le suivons, et, une fois arrivés, il s'exprima ainsi :

« C'était pendant les dernières fêtes de Pâques, j'avais invité à dîner un de mes amis qui venait de subir

de cruelles épreuves ; sa fillette l'accompagnait. Nous étions donc en train de manger et je tournais le dos à cette fenêtre, quand soudain je reçus une pierre dans le dos. La pierre, pour arriver jusqu'à moi, comme vous le voyez, avait dû passer à travers trois fenêtres, traverser la vérandah qui se trouve sur le côté droit de la maison, puis toute la largeur de mon bureau, ce qui fait une longueur totale d'une dizaine de mètres environ.

« Heureusement, la pierre ne me fit que peu de mal. Je la ramassai et constatai que c'était une pierre de Bienhoa. Comme de juste, mes invités et moi nous courûmes aussitôt à l'endroit d'où nous pensions que la pierre avait été lancée, mais ne vîmes personne.

« Depuis ces deux faits, je n'ai jamais rien vu d'anormal se passer dans la maison.

« J'ajouterai à mon récit, dit ensuite M. Beckel, une anecdote qui touche presque à la fantasmagorie. Elle m'a été racontée par le locataire qui m'a précédé dans cette maison. Il est encore à Saïgon, et vous pouvez facilement contrôler l'exactitude de mes dires.

« Ce monsieur avait un petit chien auquel il tenait beaucoup. Or, une nuit, l'animal qui était couché au bord d'une fenêtre se mit à aboyer d'une façon étrange. Son maître se leva aussitôt et arriva à temps pour voir un énorme serpent noir se jeter sur le petit chien et l'engloutir. Le maître, irrité, voulut venger la mort de son chien et, s'armant d'une grosse canne, en asséna un énorme coup sur la tête du serpent ; mais la canne ne rencontra que le vide, le serpent et le chien avaient tous deux disparus.

« — Avez-vous, demandons-nous à M. Beckel, posé quelques questions aux gens qui sont chez vous, lorsque vous avez eu connaissance, à votre retour, des faits qui, suivant eux, se sont passés dans votre maison ?

« — D'après ce que j'ai pu savoir de la bouche des indigènes à mon service, il paraîtrait que c'est la femme de mon cuisinier qui aurait été la plus maltraitée par le *macoui*. Cette femme a, m'a-t-on dit, passé par des circonstances fâcheuses que j'ignore, mais qui lui font croire que c'est pour cela que l'esprit s'est acharné sur elle. Je vais la renvoyer pour me rendre compte si leur croyance est exacte.

« — Combien de temps s'est-il écoulé depuis que le *macoui* a fait sa dernière farce ?

Telle est la question que nous posons ensuite à notre interlocuteur, lequel avec une entière bonne grâce et beaucoup d'amabilité, nous répond :

« Il paraît qu'il ne s'est rien produit depuis deux jours. La dernière fois que l'esprit a fait des siennes, c'est avant-hier Mes domestiques venaient de porter leur repas sur une table et allaient se mettre à manger, quand ils s'aperçurent que les mets étaient couverts de cendre.

« Ils ne purent continuer à manger ; l'idée leur vint d'aller voir sur le fourneau si la cendre avait été remuée. Ils constatèrent d'une façon très exacte, les empreintes de doigts sur tout un espace où la cendre avait été étalée.

Enfin, ce soir, ils viennent de manger devant moi et rien ne s'est produit ; sans doute que mon retour a chassé le *macoui*, dit M. Beckel en souriant. En tout cas, il y avait deux jours que mes domestiques n'avaient pas mangé de peur que l'esprit ne leur jetât quelque autre saleté dans leurs mets.

« Cette absence de farces depuis deux jours semble dénoter que tout va rentrer dans le calme et que je vais jouir à nouveau de ma tranquillité. »

Telles étaient les paroles que venait de prononcer M. Beckel, lorsque sept ou huit personnes arrivèrent pensant voir le *macoui*. Un trait curieux à noter, c'est que tous avaient la mine contristée de gens entrant un jour de funérailles, dans une maison mortuaire. Une sorte de crainte se lisait sur leur visage.

Elles furent néanmoins fort désillusionnées, lorsque notre hôte leur répondit que depuis deux jours le calme était rétabli dans sa maison.....

A Saïgon, on peut se rendre compte que le *macoui* est aussi capricieux que le revenant l'est ici.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

I

Influx astral. — Influx des astres que l'Ecole occultique assimile par rapport à la terre au fluide neurique chez l'homme.

Voici ce qui concerne les signes du Zodiaque relativement aux différentes parties du corps : la tête est sous l'influx du *Bélier ;* le cou sous celui du *Taureau,* les bras sous celui des *Gémeaux* ; la poitrine sous celui de l'*Ecrevisse ;* les épaules et les flancs sous celui du *Lion ;* les reins sous celui de la *Vierge;* les fesses sous celui de la *Balance;* les organes génitaux sous celui du *Scorpion* ; les cuisses sous celui du *Sagittaire ;* les genoux sous celui du *Capricorne*; les jambes sous celui du *Verseau;* les pieds sous celui des *Poissons*.

Les heures ont-elles aussi une influence sur les diverses parties du corps ; Cf. à ce sujet ISIS DÉVOILÉE page 248 et suiv. 1 vol. in 12, Paris, E Perrin, éditeur, 1898.

Inhalation. — Parmi les moyens occultiques employés pour rétablir la santé humaine, il n'en est pas de plus puissant que l'inhalation, qui, nos lecteurs le

savent, est un mode artificiel utilisé pour faire manœuvrer l'appareil respiratoire atrophié par la maladie ou une faiblesse quelconque.

En Orient, le souffle est très étudié, comme moyen d'entraînement, pour obtenir des résultats que dans notre Occident on ne saurait encore admettre. L'art de respirer amène dans l'économie humaine des pouvoirs psychiques considérables. Cf. *Le Livre des Respirations*, 1 vol. in.12, Paris, Chamuel, 1897. — Disons, en terminant ce court article, que si l'homme connaissait bien l'art de respirer, il n'aurait pas besoin d'utiliser l'inhalation. Voy. RESPIRATION.

Iniangas. — Chez les Cafres Amazoulous, on désigne, sous ce terme, les sorciers qui exercent principalement la médecine magique. — Cf. A. DELELORGUE, *Voyages dans l'Afrique australe*, tome II, p. 246 et *suivantes*.

Initiation. — Education graduelle, par laquelle l'on instruit un chéla (disciple) de ses *possibilités* au moyen d'un exposé dogmatique encore hypothétique. Cet exposé lui permet de développer en lui, par ses propres efforts, des facultés transcendantes qu'il ne possédait qu'en germe. Il existe et il a toujours existé deux genres d'initiation : celle des *Petits mystères* et celle des *Grands mystères*.

La première de ces initiations ne comporte qu'une revue synthétique des sciences élémentaires, des principes généraux, partant peu définis, de l'Occultisme.

(*A suivre.*) ***

ÇA ET LA

La maison hantée de Rochefort.

C'est au tour de Rochefort d'avoir sa « maison hantée ». Les phénomènes qui s'y produisent ressemblent à ceux que, cent fois déjà, nous avons décrits, dans des cas pareils.

La maison hantée est celle d'un tailleur, M. L..., rue Martron. Voici ce que nous dit un témoin :

« Samedi, nous nous sommes rendus au domicile de M. L..., qui a bien voulu nous laisser pénétrer dans l'appartement où se passent les faits mystérieux, et voici ce que nous avons pu constater.

« Interrogé mentalement et toutes dispositions prises pour éviter tout « trucage », l'esprit manifesta sa présence par deux coups frappés assez fortement. Interrogé sur différentes choses et répondant avec le langage conventionnel usité en pareil cas, nous avons obtenu des réponses inattendues et très exactes.

« Nous nous bornons simplement à constater les faits, sans en tirer de conclusion.

« L' « esprit » qui manifestait sa présence serait celui d'une jeune fille qui, avant sa mort, était ouvrière chez M. L...

« Comme nous le disons, c'est en frappant que se manifeste la présence de « l'esprit » ; mais, chose bizarre, par moments ce ne sont plus des coups que l'on entend, mais comme le raclement du chaton d'une bague qui se produit sous une table. Ce bruit est très distinct et très différent de l'autre.

« Tels sont les faits que nous avons pu constater par nous-même, et nous serions curieux de voir des expériences faites par un « spirite ». Ajoutons que ces bruits se produisent depuis exactement trois semaines, et que la jeune fille est décédée depuis environ deux mois ; disons encore que les jeunes ouvrières ne sont que peu rassurées, et que l'une d'elles serait tombée malade de peur. »

***

Apparition historique en Suède. — Sur son lit de mort, la reine Ulrique, de Suède, exprima le regret de ne pas avoir auprès d'elle sa dame de compagnie favorite, la comtesse Steenbock, qu'elle aimait beaucoup et qui lui était très attachée. Or, par une singulière coïncidence, la comtesse était elle-même gravement malade à Stockholm. Ulrique rendit le dernier soupir et son corps fut exposé dans une chapelle ardente brillamment illuminée. Un détachement de la garde veillait près du corps. Dans l'après-midi la porte extérieure de l'antichambre s'ouvrit et la comtesse Steenbock entra avec tous les signes d'un profond chagrin ; la garde présenta les armes et le commandant l'escorta dans la chambre mortuaire. Officiers et soldats se retirèrent pour ne pas la troubler dans la manifestation de sa douleur. Mais comme elle tardait à sortir, les officiers supérieurs, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, ouvrirent la porte, mais reculèrent avec toutes les marques de la plus extraordinaire consternation. Mais ils rentrèrent ensuite avec les autres officiers présents, suivis des soldats, et ils purent voir tous la reine dressée dans son cercueil et tenant la comtesse tendrement embrassée. L'apparition alors sembla s'effacer et se transforma en un épais brouillard. Lorsque celui-ci se dissipa, le corps de la reine occupait la même position dans le cercueil, sur le lit d'apparat, qu'avant l'arrivée de la duchesse, dont on ne put retrouver la trace. Un courrier fut envoyé à Stockholm avec un compte rendu de cet événement extraordinaire, et là on apprit que la comtesse n'avait pas quitté Stockholm et qu'elle y était morte au moment précis où on l'avait vue dans les bras de la reine décédée. Un procès-verbal extraordinaire des faits fut aussitôt dressé par ordre et signé par toutes les personnes qui en avaient été témoins. Le document est conservé dans les archives du royaume.

***

Pressentiments

Au début de la Révolution, écrivait dernièrement M. Henri Second, le Baron de Marivet, écuyer de l'une des filles Louis XV, tante de Louis XVI, était venu se fixer dans les environs de la ville de Langres. Un jeune noble, petit-fils de M. de Piépape, ancien conseiller d'Etat, inquiet de la tournure que prenaient les événements, songea à quitter la Faance. Mais avant de s'y décider, il écrivit, pour le consulter, à M. de Marivet, ami de sa famille, homme réputé sage et de bon conseil. M. de Marivet répondit. Dans son épître il pesa le pour et le contre et, finalement, conclut en insinuant que s'il ne se trouvait pas lui-même sur le retour de l'âge, mais que s'il était, au contraire, jeune comme son correspondant, il passerait à l'étranger. Le petit-fils de M. Piépape émigra et M. de Marivet ne pensa plus à sa lettre.

La révolution marcha, et vite. L'échafaud était dressé en permanence, et personne ne se sentait plus la tête bien solide sur les épaules. Cependant, dans sa petite

maison entourée de fleurs, remplie de livres, M. de Marivet, vieux philosophe qui avait su égayer sa retraite par la présence d'une jeune et charmante compagne récemment épousée et dont il venait d'avoir un fils, M. de Marivet vivait tranquille... Tranquille? Ah! certes, non, car ses jours et ses nuits, son existence entière, étaient empoisonnés par un affreux pressentiment, une lugubre idée fixe que, malgré tous ses efforts, malgré les exhortations de ses amis, les larmes et les supplications de sa femme, il ne pouvait parvenir à chasser.

— Je mourrai sur l'échafaud, répétait-il volontiers dans une sorte de délire lucide; j'en suis absolument certain et rien ne m'empêchera de subir mon sort.

Et, regardant son fils, âgé de moins de deux ans et encore vêtu d'une robe, il ajoutait, avec une tristesse navrante :

— Hélas! je ne vivrai même pas assez pour voir cet enfant en culottes!

Cependant, au milieu du sombre désespoir où le jetait cette obsession, il avait de rares instants d'espérance relative.

— Si le jour anniversaire de ma naissance se passe sans que je sois arrêté, disait-il, je serai délivré du poids qui m'étouffe comme un cauchemar perpétuel et je me croirai sauvé.

— Or, l'anniversaire de la naissance de M. de Marivet approchait, et le règne de la Terreur, alors à son sanglant apogée, touchait à sa fin. Quand la date « fatidique » fut arrivée Mme de Marivet donna une petite fête à son mari. Quelques amis intimes furent invités à souper et au dessert, vers onze heures et demie, la femme, s'étant absentée un instant, revint dans la salle à manger avec son enfant, costumé en petit marin. Puis, le mettant dans les bras de son mari, elle dit joyeusement :

« Mon mari tu vois ton fils en culottes, le jour de ta naissance est enfin passé... »

— Pas encore, interrompit sinistrement M. de Marivet en jetant un coup d'œil sur la pendule, *minuit n'est pas sonné*!

Le ton de cette réponse fut tel que tous les assistants en restèrent glacés et muets. Seul, le tic-tac monotone de l'horloge, semblable au bruit des pas du temps dans la nuit, troublait ce silence de mort. On regardait sans rien dire, mais avec quel serrement de cœur, avec quelle angoisse indescriptible, marcher l'aiguille sur le cadran, et on la trouvait bien lente à décider d'une destinée aussi cruellement, aussi tragiquement en suspens. Enfin, l'heure allait sonner, elle sonnait, on touchait au terme de ce supplice effroyable capable de faire entrer une éternité de souffrance dans quelques minutes d'attente, lorsque, au moment précis où le dernier coup de minuit retentissait, le bruit du marteau se fit entendre violemment à la porte de la maison.

On ouvre. Les délégués du comité révolutionnaire de la ville voisine entrent et s'emparent de M. de Marivet, pour l'envoyer au tribunal de sang, à Paris.

On avait retrouvé chez le grand-père de son correspondant de jadis, dans un seau de faïence, parmi des papiers déchirés et destinés au feu, la lettre où il avait conseillé l'émigration.

C'en fut assez, avec sa qualité d'ancien écuyer d'une tante du roi, pour faire monter M. de Marivet sur l'échafaud, quelques jours seulement avant le 9 thermidor, qui l'aurait sauvé. Il serait bien difficile, je crois, de trouver un plus bel exemple de pressentiment.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B*** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J.-C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS (1).

CHAPITRE PREMIER

Cantianille-Madeleine B... naquit le 22 juillet 1824, à Mont-Saint-Sulpice, village du département de l'Yonne. Ses parents avaient déjà cinq enfants, deux fils et trois filles, quand elle vint au monde. Aussi sa mère pleura-t-elle tout le temps de sa grossesse; elle était désolée de se voir enceinte pour la sixième fois, et bien plus désolée encore des soupçons aussi pénibles qu'injustes que son mari lui manifestait à cette occasion. Pauvres parents, ils étaient loin de prévoir ce que serait cettte enfant et les faveurs insignes que Dieu lui préparait! Elle-même en jouit bien longtemps avant de s'en rendre compte; car Dieu l'en combla dès sa plus tendre enfance, afin de la prémunir contre toute pensée d'orgueil, en lui montrant que pour elle ces faveurs avaient précédé tout mérite.

Elle avait à peine deux ans, lorsque commencèrent les merveilleux rapports qu'elle eut toujours depuis avec le ciel et l'enfer. Voici dans quelle circonstance :

Un jour, comme elle jouait avec des enfants de son âge, elle vit tout à coup près d'elle un être semblable à un petit garçon d'une dizaine d'années et, derrière lui, une espèce de monstre hideux qui le poussait, pour qu'il la précipitât par le soupirail dans une cave voisine. Elle y tomba, en effet; mais à peine avait-elle franchi, en tombant, l'entrée de ce soupirail, qu'elle se trouva entre les bras d'une belle dame, toute vêtue de blanc, ayant, comme elle se le disait à elle-même, dans son langage d'enfant, des rayons jaunes autour de la tête, rayons qui l'enveloppaient entièrement et éclairaient toute la cave. Cette dame la porta si vivement au milieu de ses petites amies, qu'elles remarquèrent à peine sa disparition; puis elle resta près d'elle, pour tenir ses deux ennemis à distance et la protéger dans ses jeux, un instant interrompus, mais qu'elle avait repris aussitôt. Ce fait renfermait en abrégé la révélation anticipée de toute sa vie et ce qui va suivre n'en est pour ainsi dire que le développement.

Depuis ce moment, ce fut à peu près constamment que la petite Cautianille vit cette belle dame auprès d'elle. « La nuit, je me tenais près de son lit, me disait-elle un jour à moi-même. Le matin, je l'éveillais en l'embrassant, quoique souvent elle me repoussait avec impatience en se retournant d'un autre côté. Puis,

(1) Ceci est la reproduction d'un manuscrit inédit que nous a communiqué un de nos lecteurs, et qui, par son étrangeté dramatique, nous a paru digne d'être publié, au moins à titre de document. N. de la D.

quand sa sœur aînée l'avait habillée, je la prenais par la main pour la conduire en classe. Il lui arrivait souvent de me dire : Belle dame porte mon panier, il est trop lourd. Et je lui portais son panier.

« Ses compagnes voyaient alors à son bras l'apparence de son panier ; mais elle, c'était à mon bras qu'elle le voyait comme il s'y trouvait réellement ; arrivée en classe, je m'asseyais à côté d'elle sur son banc. Et combien de fois lui ai-je soufflé, dans ses leçons, les mots qu'elle ne se rappelait pas ! — Tranquillise-toi », lui répondais-je, et je lui soufflais ce qu'elle devait réciter ; dès lors, elle ne l'oubliait plus. En récréation, je me tenais auprès d'elle au milieu de ses compagnes et le soir, je la ramenais à la maison paternelle. Quelquefois, elle se lassait de mon assiduité : « Tu m'ennuies, belle Dame, je ne suis pas assez libre » ; c'étaient les premières manifestations de son caractère indépendant, et je ne pouvais guère l'apaiser qu'en lui promettant une belle robe ou en lui donnant des bonbons. »

Quelle bonté toute maternelle ! Et c'était jusqu'aux soins les plus humbles, qu'elle donnait ainsi à sa petite protégée. La voyait elle fatiguée ou malade, elle l'attirait dans un lieu écarté, l'asseyait sur ses genoux, pour la soigner, la caresser et adoucir ainsi ses souffrances.

Elle allait plus loin encore ; il y a quelque temps, pour lui rappeler ses tendresses d'autrefois, elle lui disait en souriant : « Veux-tu que je te nettoie tes sabots ? Viens donc que je te lave les mains, que je te fasse passer par dessus le tarboutat ».

Telle était, en effet, son ineffable tendresse, et Cantianille en abusait souvent, jusqu'à la faire plier à ses caprices d'enfant, jusqu'à lui demander, par exemple, qu'elle changeât de costume à sa fantaisie. N'eut-elle pas, un jour, l'idée bizarre, mais bien naturelle dans un enfant, de lui voir une robe couleur du soleil, couleur du temps, comme certain personnage bien connu des contes de Perrault. La belle Dame s'y prêta de la meilleure grâce, et, sur-le-champ, lui apparut comme elle le désirait.

Ce changement se faisait tout à coup, sans qu'elle disparût, et Cantianille ne pensait pas qu'il y eût là rien d'extraordinaire.

Aussi, malgré son jeune âge, ne parlait-elle à personne de ces faits dont elle ne comprenait pas le merveilleux. Le soir, elle demandait bien à ses parents si on avait dit à la belle Dame qu'elle avait été sage, afin d'en recevoir quelques dragées ; mais elle ne disait rien qui pût faire soupçonner de qui elle parlait.

Elle croyait d'ailleurs que ses parents et ses compagnes la voyaient aussi, et comme Dieu ne voulait pas qu'elle révélât ce secret, il ne permettait pas que jamais elle répondît aux questions qui lui étaient faites à ce sujet. « Je m'éloignais quelquefois de mes petites amies, me disait-elle, afin de causer avec ma belle Dame, et souvent elles se moquaient de moi, me demandant pourquoi je parlais toute seule ; car elles voyaient remuer mes lèvres, sans entendre mes paroles ; mais au lieu de leur répondre, je parlais d'autre chose. Quand, l'hiver, mon père me portait en classe derrière son dos, je voyais toujours ma bonne amie à côté de moi, causant avec moi, mais ne disant rien à mon père, et je remarquais, à mon grand étonnement, que même dans les plus mauvais chemins, il n'y avait jamais de boue à ses sabots. Et moi, je me crotterais tant, pensais-je, mais sans le dire à personne. »

Cantianille n'était pas seule l'objet des tendresses de sa protectrice ; elle avait un frère malade qui les partageait avec elle, sans voir cependant, comme sa sœur, celle qui les lui prodiguait.

Ce frère, né vingt ans avant elle, était alors élève du grand séminaire de Sens, et malade de la poitrine. Souvent la belle Dame lui faisait donner par sa petite sœur maintes et maintes friandises, et, quand il demandait à celle-ci qui les lui avait données à elle-même, elle répondait simplement : « C'est ma belle Dame ». Il remarquait bien la singularité de cette réponse, mais il ne chercha jamais à la comprendre. On aurait dit qu'il entrevoyait là un mystère que, par discrétion, il ne voulait pas sonder.

Ce mystère, du reste, ne tarda pas à lui être révélé, car celle que sa sœur appelait ainsi vint l'assister elle-même à ses derniers moments Il la vit alors, la reconnut, et apprit en même temps ce que sa jeune sœur deviendrait plus tard.

La mort prématurée de ce frère, qu'elle aimait beaucoup, fut la première peine de Cantianille.

Quelle scène déchirante !..... pour sa mère surtout !. ... Malade elle-même, elle n'avait pu soigner son fils ; elle n'eut pas davantage la consolation de l'accompagner à sa dernière demeure.

Il lui fallut se résigner à voir passer aux pieds de son lit, sans les suivre, ces restes si chers.. ..

D'autres circonstances rendaient encore cette mort plus douloureuse.

Les parents de Cantianille avaient tout sacrifié pour l'instruction de ce fils aîné, et, par sa mort, ils se trouvaient presque sans ressources. Combien de fois depuis les entendit-elle se demander avec anxiété : » Que faire ? que devenir ? Voilà le huchet de blé achevé, comment en acheter un autre ? » Et dans les élans de son bon cœur, la pauvre petite cherchait à économiser le plus possible sa nourriture, ne mangeant à l'école que la moitié du pain que sa mère lui

avait donné le matin, et conservant le reste pour son repas le soir. Il lui était si pénible de voir l'inquiétude de ses parents !

Mais ce qui l'attristait beaucoup encore, c'était les discussions qui, trop souvent, s'élevaient entre eux, quoiqu'ils parussent très unis. Car, hélas ! chez eux comme chez beaucoup d'autres, la réalité ne répondait pas toujours à ces belles apparences. Sa mère était bien la plus vertueuse des femmes, mais sa vertu ne suffisait pas pour tranquilliser son mari, et, bien souvent, de froissements en froissements, les querelles en venaient jusqu'aux menaces. Cantianille, alors, se jetait entre eux. — Ote-toi, ou je te tue, lui cria un jour son père. — Tuez-moi, répondit elle, mais vous ne frapperez pas ma mère.

Une autre fois, elle avait alors neuf ans, elle était près du lit de sa mère, quand un homme qui, sans motif, excitait les soupçons de son père, demande en passant : « Comment va la malade ?—Vas-y voir », lui répond ce dernier avec un ton glacial. Et en même temps il se rapprocha du lit de sa femme d'un air menaçant.

« Pauvre enfant ! s'écrie-t-il en regardant sa fille, comme elle lui ressemble ! ! — Oh ! papa, répond aussitôt Cantianille, pouvez-vous dire cela ? Vous me renoncez donc ? » Et comme il s'élançait sur sa mère, elle s'élance elle-même et reçoit sur la tête un coup si violent qu'elle tombe évanouie. Pauvres parents, quel désespoir ! Leurs voix et leurs cris la rappelèrent bientôt à elle-même. « Ah ! maintenant, dit-elle à son père, vous ne répéterez plus cela, car votre chagrin prouve bien que je suis votre fille. » Il le lui promit et il tint parole.

C'était donc à la rude école de la souffrance que son âme se formait dès ses plus tendres années. Aussi, douée de la plus riche nature, faisait-elle déjà pressentir qu'elle ne serait pas une créature ordinaire : vive, ardente, quelque peu impérieuse, elle prenait partout l'ascendant : choisissant et dirigeant les jeux de ses petites compagnes, les gouvernant avec un empire qu'elles acceptaient sans contestation, comme si, d'instinct, elles eussent senti sa supériorité.

En même temps, sa destinée future se manifestait par de singuliers pronostics, incompris alors comme le sont tous les pronostics, mais aujourd'hui bien faciles à comprendre. A quatre ans, ses lectures ordinaires étaient les Actes des apôtres, les Voyages de saint Paul, et, qui le croirait ? l'Apocalypse de saint Jean ! Un dimanche, aux vêpres, elle avait trouvé, sur un banc de l'église, un Nouveau Testament, vieux livre tout déchiré, qui restait toujours là. Ayant pris un grand plaisir à lire l'histoire du Ciel, comme elle l'appelait, elle y passait, chaque dimanche, tout le temps des vêpres. A peine arrivée à l'église, elle posait là son catéchisme et s'emparait du vieux livre. Quand elle apprit, un jour, que personne ne comprenait cette obscure prophétie, elle en fut toute surprise. « C'est singulier, disait-elle, il me semble pourtant que je comprends tout cela. » Et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, dans ce livre, elle se figurait entrevoir des choses qui lui arriveraient plus tard.

Jusqu'à quatorze ans, elle fit donc ainsi de l'Apocalypse sa lecture favorite, au point qu'elle la savait par cœur. Et les deux années suivantes, quand elle revenait du couvent dans sa famille, elle aimait à retrouver encore à l'église, sur le même banc, le vieux livre qu'elle y avait lu si souvent. Mais depuis lors, elle a abandonné entièrement cette lecture.

Un livre qu'elle aimait encore avec passion, c'était la vie de la vénérable Marguerite-Marie. Comme elle était heureuse au récit de toutes les apparitions de Notre-Seigneur à cette humble religieuse ! Comme elle enviait la mission qu'il lui avait confiée, de répandre la dévotion à son Sacré-Cœur ! « Ah ! si ç'eût été moi ! disait-elle ; et elle sous-entendait : Je n'aurais pas hésité si longtemps ! » Car, dans son impétuosité d'enfant, il lui semblait qu'à la place de la sainte, elle se serait mise aussitôt à courir le monde. Elle était tellement plongée dans le surnaturel, qu'elle ne comprenait rien à ces prudentes hésitations.

Malgré tous ses bons sentiments, le mal commença de bonne heure à se développer en elle. Le démon qui, dès ses premières années, avait cherché à tuer son corps, pour l'empêcher de remplir la mission que Dieu lui destinait, le démon s'acharnait, dans le même but, à tuer son âme. Il lui avait appris par ses compagnes des choses qu'elle eût été fort heureuse d'ignorer plus longtemps, et, dès l'âge de cinq ans, la pauvre enfant contristait déjà sa protectrice, qui lui répétait souvent : « Ta mère est malade ! je suis ici pour la remplacer : tu dois m'obéir. Vois donc comme je t'aime ; je suis toujours avec toi. Si tu n'es pas sage, tu n'auras pas de bonbons, je te laisserai et je m'en irai. — Oh ! il n'y a pas de danger, lui répondait Cantianille ; tu t'ennuierais trop loin de moi. » Ou encore, quoiqu'elle en eût bien peur : « Eh bien, va-t-en, lui disait elle, tu me débarrasseras, tu m'ennuies ». D'autres fois, elle lui défendait de la regarder. « Détourne-toi, belle Dame, je serai plus libre. » Mais la menace qui l'effrayait le plus, c'était celle de tout dire à sa mère, car elle avait déjà pour elle cet amour immense qu'elle lui a toujours conservé. Et quand sa protectrice lui disait : « Je raconterai tout

à ta mère », aussitôt elle lui sautait au cou, la suppliait en l'embrassant, de ne lui en rien dire. Elle aurait été si peinée !...

Tels étaient les efforts de la belle Dame, pour conserver toute sa beauté à cette jeune âme qu'elle aimait tant ! Toujours à ses côtés, comme la mère la plus attentive, elle ne lui passait rien. Mais en même temps, quelle bonté dans ses réprimandes si multipliées ! Quelle douceur pour se faire pardonner cette continuelle surveillance, et corriger par la tendresse ce cœur si aimant et déjà si fier, qu'un reproche irritait, mais qui se rendait sans peine à une douce parole !

Il eût été heureux pour la petite Cantianille qu'elle eût trouvé au confessionnal une bonté pareille. De quelles fautes et de quels malheurs cette bonté l'eût préservée ! Mais ils sont rares, les cœurs d'hommes et même les cœurs de prêtres auxquels Dieu a fait ce merveilleux don, plus rares encore ceux qui le conservent au milieu des déceptions et des froissements de la vie. Et rares, surtout, ceux qui, le possédant, ce don, osent et savent en user ! La bonté !... Elle est si facilement prise pour un sentiment moins pur ! Et il lui est si douloureux de se voir mal comprise et calomniée !...

Quoi qu'il en soit, malgré les vertus de son confesseur et le dévouement qu'il lui montrait, Cantianille ne lui ouvrait pas son cœur, elle le craignait trop !... Aussi la pauvre enfant, dans ses examens de conscience, cherchait-elle beaucoup moins ses péchés que des phrases pour les dissimuler. Quelles tortures pour son imagination ! Et encore, si elle eût tout dit, tant bien que mal ! La belle dame l'y exhortait vivement. La première fois que sa petite protégée se confessa, elle resta près d'elle au confessionnal, l'encourageant à tout dire. « Oui, oui, lui répondait tout bas Cantianille : tout à l'heure, après ceci. » Et elle sortit sans rien avouer. Bien grondée par son amie, elle lui promit de tout révéler la prochaine fois, et cette fois encore, elle fit comme la première, et ainsi, de confession en confession, la puissance du démon sur elle augmentant avec l'âge, ses fautes devenaient plus nombreuses et plus graves, et par là même ses confessions plus difficiles.

(A suivre). L'ABBÉ THOREY.

A TRAVERS LES REVUES

Il s'est fondé l'an dernier, à Nancy, une nouvelle *Société d'études psychiques*. Nous trouvons dans le Bulletin de novembre-décembre 1900 une étude sur quelques manifestations spirites

Voici, à titre de curiosité, le compte rendu des séances hebdomadaires de cette société d'études depuis le mois de mai dernier.

Après quelques séances d'effets de table, les communications intelligentes commencent le 3 mai 1900, jour où il nous est conseillé d'acheter des livres édités pour nous instruire et faits par des médiums. Les livres en question ont paru huit jours après à la librairie qui nous avait été indiquée.

— Le 10 mai, au moyen de l'alphabet épelé par la table, il nous est dit des choses peu aimables contre lesquelles nous protestons.

— Le 17 mai, une personnalité se disant avoir été un vieux cordonnier mort à l'hôpital, sans toutefois vouloir donner son nom, nous engage à faire l'obscurité complète pendant dix minutes, nous promettant des phénomènes lumineux. N'obtenant rien au bout d'un quart d'heure, nous demandons si on a voulu nous mystifier et on nous répond un oui cynique.

— Le 6 juin, première communication intéressante ; les lettres épelées par la table nous donnent :

« L'âme n'est pas immatérielle ; elle est composée de fluides innommés. »

— Le 13 juin :

«Réfléchissez à la suite de raisonnements nécessaires pour arriver à une conclusion. — Edmond About »,

— Le 1er juillet :

« Les hommes discutent sur leur fin sans connaître leur origine. — F. Volney. »

Personne d'entre nous ne connaissait le prénom de ce philosophe ; nous recourons au dictionnaire et nous trouvons comme prénom François.

Le même jour, nous demandons la manière d'avancer plus rapidement dans la voie des manifestations, et il nous est répondu :

«Unissez-vous et travaillez avec méthode et conscience».

— Le 11 juillet :

« Il faut prévoir le malheur et savoir le supporter. — J.-J Rousseau. ».

— Le 17 juillet :

« La liberté de penser est née avec le positivisme. — Nicolas Flamel. »

Sur une question que nous posons touchant le positivisme, nous obtenons :

« Cette doctrine n'affirme rien qui ne soit prouvé; elle ne nie rien sans que la méthode lui ait fourni des arguments convaincants. Sans qu'ils s'en doutent, les alchimistes, dans leur recherche de la pierre philosophale, ont été les précurseurs de la philosophie positive. — Nicolas Flamel. »

— Le 2 août :

« Vous arriverez à des manifestations de plus en plus probantes; suivez les progrès de votre médiumnité; cultivez avec amour le souvenir des êtres chers dont l'esprit vous enveloppe, vous suit et vous permet la douce consolation de communiquer avec eux. — Allan Kardec. »

— Le 9 août :

«Je viens volontiers parmi vous, parce que votre groupe s'inspire des idées de libre examen nécessaires dans la culture de toute science métaphysique. — Rivail.

(Allan Kardec est le pseudonyme de Rivail.) »

La communication continue ainsi :

« Les bases du spiritisme sont absolument identiques aux principes de toutes les religions : Dieu, l'immortalité de l'âme, la récompense ou la punition des bonnes ou des mauvaises actions. »

A notre demande de phénomènes physiques, on nous répond :

« Ils deviendront de plus en plus divers et puissants au fur et à mesure que votre médiumnité collective grandira et que votre sensibilité psychique s'exaltera. »

Le 16 août, quatre personnes seulement sont présentes ; la table se meut immédiatement et nous dicte :

« Vivez dans la douceur d'une philosophie large et tolérante, ce sera la joie de votre cœur et la paix de votre esprit. — Béranger. »

Puis, la table changeant d'allure, nous demandons qui est là.

R. — Mangin, mort il y a vingt-deux ans, né à Chaillot.

D. — Vous connaissons-nous ?

R. — Oui, trois.

Puis il est indiqué que la quatrième personne, qui se trouve être la plus jeune, n'a pas connu Mangin. Nous disons alors qu'aucun d'entre nous ne se souvient d'avoir connu à l'époque indiquée quelqu'un portant le nom de Mangin, et nous demandons pourquoi cette personnalité vient à nous.

R. — Pour prouver que je ne blague pas après ma désincarnation comme avant.

D. — Que faisiez-vous sur terre ?

R. — Marchand de crayons.

On se souvient alors de Magin, le fameux marchand de crayons qui, lorsqu'il ne voyageait pas à travers la France, se tenait place de la Bourse à Paris. Nous rions et nous égayons de cette visite ; la table s'agite plus fort, comme avec impatience.

D. — Avez-vous quelque chose à nous dire encore ?

R. — Oui. Fini ! Soupé !

Les mouvements impatients de la table et cette réponse aussi énergique que peu courtoise semblaient indiquer que nos rires avaient offusqué la personnalité qui se manifestait.

— Le 23 août :

« Ce qui éveille votre légitime curiosité, c'est le problème de l'Absolu. Cette idée est la plus primitive et la plus universelle ; toutes les autres dépendent d'elle et elle ne dépend d'aucune autre. Les choses et les phénomènes relatifs au contingent qui nous entoure sont compris par nous parce que nous pouvons les rattacher à d'autres déjà connus. L'absolu se conçoit sans se démontrer, ainsi que ses deux formes principales : l'Infini et le Parfait. — Allan Kardec. »

— Le 30 août :

« Le problème est posé aujourd'hui entre le prolétariat et la bourgeoisie comme il l'était en 1789 entre la bourgeoisie et la noblesse. Veillez à ce que la solution ne coûte pas tant de sang, car il se trouvera des sectaires et des égarés pour ériger en système la sanglante tragédie qui s'est déroulée il y a un siècle très inutilement. Je demande pardon à Dieu et aux hommes d'en avoir été l'auteur maudit. — Marat. »

— Le 6 septembre :

« Je suis charmée de voir d'aimables femmes s'occuper de questions scientifiques sans déroger à la réserve et à la modestie qui sont le plus bel apanage de leur sexe ; elles ne peuvent qu'y développer les trésors de finesse et de sensibilité natives dont elles sont douées. Relier la vie présente à la vie passée, entrevoir la vie future, n'est-ce pas donner une force nouvelle aux sentiments d'espérance qui sont le soutien et la consolation de l'existence ! Consoler et soutenir est le rôle divin, bien fait pour exalter votre naturelle propension à la charité. — Mme de Sévigné. »

Cette communication s'explique par la présence de deux dames faisant partie de notre groupe.

— Le 4 octobre.

A peine à la table, des craquements et des coups s'y font entendre avec plus de force que d'habitude.

D. — Voulez-vous nous dire votre nom ?

R. — Ecoutez d'abord ma communication. Vous désirez savoir quelle est l'existence des esprits dans l'immensité éthérée: ils n'ont d'autre but que la perfection: Dégagés de leur enveloppe matérielle, ils n'ont aucun des besoins qui les agitaient sur la terre, mais ils ont toujours la faculté de souffrir et de jouir dans leur vie uniquement spirituelle. Les esprits inférieurs luttent et se débattent douloureusement pour entrer dans la voie où marchent glorieusement les esprits plus élevés. C'est la sanction des efforts faits par ceux-ci durant leur incarnation pour rester dans le bien, le vrai et le beau. Je vous dirai bientôt quels sont nos rapports avec le monde terrestre. — Me reconnaissez-vous ?

R. — Oui ; vous êtes Allan Kardec.

La table frappe trois coups d'une façon magistrale ; ces trois coups veulent dire oui. Il est à remarquer qu'ils sont produits dans le bois de la table absolument immobile.

— Le 1er novembre :

« Tous les phénomènes auxquels vous vous intéressez sont dus au fluide primordial qui est le résumé de tous les fluides connus dans les sciences humaines. Il se concentre dans le périsprit de l'esprit évoqué ; l'Esprit en imprègne l'objet ou la personne par laquelle il veut se manifester. Le fluide primordial se combine avec le fluide vital du médium qui se trouve soumis à son insu à la volonté de l'Esprit. Plus l'Esprit est épuré, plus ses communications ont le caractère intellectuel : les manifestations physiques, si nécessaires pour amener la conviction, sont à la portée des esprits inférieurs. — Allan Kardec. »

La table change d'allure ; nous ressentons tous du froid, les uns sur les mains seulement, les autres sur tout le corps, et nous demandons s'il y a d'autres esprits présents.

R. — Oui ; priez pour leur progrès vers la perfection. Ils sont obligés au silence en dehors de leurs demandes d'intercession.

— Le 8 novembre :

« Féliciani Lorenza, épouse de Balsamo. — Je viens vous dire que les mystères, fondement de notre célébrité, n'étaient à notre insu que des manifestations spirites. Mon époux, si calomnié par les ignorants, si persécuté jusqu'à sa mort dans les prisons du fanatique clergé romain, avait pressenti, par une vue de génie, la vérité, quand il disait aux adeptes de la maçonnerie égyptienne : C'est par des actes, par le témoignage de vos sens, que vous connaîtrez Dieu, ses créatures et les êtres spirituels intermédiaires entre elle et lui. »

Il est à remarquer que personne d'entre nous ne connaissait les noms de Féliciani Lorenza, pas plus que quoi que ce soit de ce qui nous a été dicté concernant Balsamo. Des recherches ultérieures nous ont permis de savoir qu'en effet la femme de Balsamo, ou Cagliostro, s'appelait bien Féliciani Lorenza, qu'il avait été le fondateur de la maçonnerie égyptienne, et qu'il était mort en prison à Rome.

— Le 22 novembre :

Nous plaçons sur la table un pli cacheté dont le contenu

n'est connu d'aucun de nous, et demandons que ce contenu nous soit communiqué.

R. — Mes facultés physiques ne se sont pas affinées au-dessus de ce que Dieu permet ; elles ne me donnent pas la puissance du merveilleux, inutile d'ailleurs à la manifestation des forces intelligentes et libres. Vous devez reconnaître votre maître et votre guide.

— Le 30 novembre :

D. — « Voulez-vous nous dire votre nom ? »

R. — T o r r e i p a r i o s e c u e p n u.

D. — Comprenons rien ; donnez-nous votre nom.

R. — Je l'ai donné : ma droite est votre gauche.

(Un peu ce soir à Pierrot).

R i o s e c u e p n u e r i r.

(Rire un peu ce soir).

Suit une pitrerie sur les mœurs de la lune qui nous fait rire, mais que nous ne tardons pas à interrompre comme peu sérieuse et peu convenable.

A remarquer que trois personnes étrangères au groupe assistaient à cette séance.

— Le 6 décembre :

Allan Kardec annonce sa présence. Nous lui demandons de lire la pensée d'un membre du groupe et de nous la communiquer.

R. — L'esprit ne peut agir après la désincarnation que de la même manière qu'avant, c'est-à-dire par des intermédiaires doués de facultés médiumnitiques spéciales, correspondant à la nature de la communication demandée. Avec un médium apte à la transmission de la pensée, je réaliserai l'épreuve à laquelle vous voulez me soumettre, mais je vous plains si votre foi spirite a besoin de telles manifestations ; je vous renvoie à la pure doctrine.

D. — L'un de nous dit que nous désirons des faits, c'est dans le but de convaincre les incrédules.

R. — Je ne suis pas étonné d'une déclaration aussi consolante de la part d'un esprit aussi éclairé que le vôtre, mais, encore une fois, pour agir dans un ordre de manifestations, il me faut un médium spécial. »

Le 13 décembre. — Avant la séance, l'un de nous donne lecture de la question suivante qui fait l'objet d'une discussion :

« Dans notre dernière réunion, vous nous avez dit que pour lire dans notre pensée, il vous fallait la présence d'un médium spécial, apte à la transmission de la pensée. Veuillez donc nous expliquer comment un esprit dépourvu d'organes peut percevoir une pensée extériorisée par la parole, alors qu'il ne le peut pas lorsqu'elle est simplement formulée dans la conscience et extériorisée par un acte de la volonté. D'autre part, nous lisons au § 457 du livre des Esprits, que « ni nos actes, ni nos pensées ne peuvent être dissimulés », et au § 459, il est dit que les esprits agissent sur nous par des suggestions bonnes ou mauvaises. Comment le pourraient-ils si leur pensée n'était pas en contact direct avec la nôtre ? »

R. — Trouvez-vous la vérité sans tâtonnement ? Etes-vous certains de la sûreté de votre méthode ? Ne possédez-vous pas un esprit critique trop porté à vouloir appliquer aux faits psychiques les moyens de contrôle usités dans les sciences physiques ? En un mot, apportez-vous dans votre travail une conviction suffisante ? Rentrez en vous-mêmes et demandez-vous si la curiosité pure ne domine pas, dans votre conscience, le désir de vous instruire par la communication avec les esprits.

D. — Est-ce la réponse à notre discussion d'avant la séance ?

R. — Non.

D. — Avez-vous connaisance de cette discussion

R. — Oui, Il y a connexité entre ma communication et votre discussion, mais ce n'est pas la réponse.

D. — Voulez-vous y répondre ?

R. — J'abrège en déclarant que les esprits lisent la pensée, mais que pour la traduire par des effets physiques, il leur faut l'intermédiaire d'un médium doué par Dieu de facultés particulières.

— Le 20 décembre :

« Votre persévérance porte déjà ses fruits : ce que vous avez obtenu de communications diverses, forme un faisceau de probabilités équivalant à une certitude pour tout esprit juste et non imbu de préjugés. Bientôt les esprits ne vous sembleront plus des entités douteuses ou chimériques ; à leurs gestes, à leurs effets divers, vous reconnaîtrez les forces toujours agissantes par lesquelles toutes choses s'expliquent. C'est le chœur harmonieux des puissances hiérarchisées chantés par les poètes de tous les âges, et célébrées par toutes les religions, et par lesquelles palpite l'univers. »

Ainsi donc, les mêmes personnes obtiennent des communications fort différentes : les unes, d'une grande profondeur philosophique, parfois en désaccord avec la manière de voir des assistants ; d'autre d'une trivialité absolument incompatible avec leur manière d'être et leur éducation ; d'autres leur donnant des noms et leur citant des faits qui leur sont absolument inconnus, tels que le prénom de Volney, le nom de Féliciani Lorenza, la vie et la mort de Cagliostro, etc. ; d'autres traitant des questions de l'au delà, puissamment intéressantes et devant être étudiées et discutées longuement et sérieusement pour être bien comprises.

Il est remarquable que le style de chacune de ces communications et leur esprit se rapportent parfaitement à la personnalité qui se nomme, telles que celles de Marat, Nicolas Flamel, Volney, J.-J. Rousseau, Mme de Sévigné, Mangin, le marchand de crayons « blagueur » suivant sa propre expression, et enfin Allan Kardec.

Si ces communications émanaient de nous-mêmes, ce serait, d'une façon absolument inconsciente ; mais comment admettre cette hypothèse, quand on réfléchit aux conditions dans lesquelles nous opérons : notre table d'opération, très lourde, ne saurait être mise en mouvement inconsciemment, et cependant elle se meut avec la plus grande légèreté ; certaines des communications sont données par six à sept mille coups, presque toujours sans erreur ni hésitation ; nous causons entre nous de choses et d'autres, et ignorons complètement le sens que peuvent donner les lettres épelées.

La seule explication qui paraît pouvoir être donnée des phénomènes que nous obtenons dans notre groupe, est celle indiquée par Allan Kardec : l'homme est composé d'un corps matériel périssable, d'un second corps fluidique semblable au premier mais sans ses imperfections, appelé *périsprit*, et enfin d'une âme, tous deux immortels. La mort est donc un simple changement d'état pour lui, qui le place dans de nouvelles conditions de vie lui permettant de continuer à s'élever et à progresser à l'infini.

A. DROUVILLE.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris, *Téléphone* 215-10.